MÉMOIRE
SUR LES AVANTAGES
QU'IL Y AUROIT
À CHANGER ABSOLUMENT
LA NOURRITURE
DES GENS DE MER.

Par M. Poissonnier Desperrières, *Chevalier de l'Ordre du Roi, l'un de ſes Médecins ordinaires, Médecin de la Grande Chancellerie & de la généralité de Paris, Inſpecteur général des Hôpitaux de la Marine & des Colonies.*



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXI.



MÉMOIRE

Sur les avantages qu'il y auroit à changer abſolument la nourriture des Gens de mer.

JE crois avoir prouvé dans mon Traité des maladies des Gens de mer, que les ſalaiſons dont les Matelots font uſage, ſont la principale cauſe du ſcorbut & des autres maladies qui les affligent. Les Médecins & les Chirurgiens ſont pénétrés de cette vérité, & les Officiers de la marine en paroiſſent convaincus; mais ce n'eſt pas aſſez, il faut encore qu'elle frappe les perſonnes dont l'autorité peut ſeule opérer avec plein ſuccès une réforme avantageuſe à l'humanité, & par conſéquent précieuſe à l'État.

Pour établir la néceſſité de cette réforme, j'emploierai plus de faits que de raiſonnemens: les faits portent la conviction dans l'eſprit, & terraſſent le préjugé; les raiſonnemens les plus ſolides, combattus par des raiſonnemens ſpécieux préſentés avec art, ne produiſent plus que des doutes & des incertitudes. Il n'appartient qu'à l'expérience de les diſſiper victorieuſement.

On convient généralement que les ſubſtances animales, quoique ſalées, ſont ſuſceptibles d'une dégénéreſcence viſible, qui ne peut qu'accélérer la tendance qu'ont à la décompoſition, toutes les liqueurs du corps humain; ceux qui ne ſe nourriſſent que de ces ſubſtances, ſont néceſſairement plus expoſés que les autres hommes à ces maladies putrides, pour leſquelles j'ai tant recommandé le régime végétal. Il ſeroit donc eſſentiel d'introduire parmi les Matelots, l'uſage ordinaire d'alimens propres à écarter le ſcorbut, maladie cruelle qui fait un ſi grand nombre de victimes. La Nature offre des ſubſtances d'une qualité, non-ſeulement plus ſalubre, mais même plus agréable que celles qui juſqu'ici ont obtenu la préférence, & qui méritent l'excluſion. Le régime végétal, enſeigné par la raiſon, avoit déjà pour lui d'heureuſes épreuves; mais de nouveaux faits viennent d'en conſtater la bonté d'une manière ſi frappante, qu'il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer à l'évidence, & qu'elle doit entraîner tous les ſuffrages pour changer la nourriture des Matelots.

M. de Marnieres, commandant en 1758 le vaiſſeau l'*Achille;* M. le Comte de Graſſe, le *Zéphir;* & M. Dumas, la frégate la *Syrène;* ces bâtimens ayant tenu des croiſières très-longues devant l'île Sainte-Hélène, tous leurs équipages furent attaqués de ſcorbut à un très-haut degré, les Maîtres même & quelques Officiers n'en furent pas exempts. On relâcha à la baie des Saints, mais ces vaiſſeaux ayant été obligés d'en partir, avant que les équipages fuſſent rétablis, & les viandes manquant entièrement, on fut obligé de s'approviſionner de riz pour retourner en France : cette ſeule nourriture rendit la ſanté aux équipages, malgré la longueur de la traverſée, entrepriſe dans une ſaiſon avancée.

En 1757, M. Hocquart, commandant la frégate la *Dryade,* fit pluſieurs croiſières très-longues ſur les côtes de Salé; ce bâtiment reſta près d'un an armé avec le même équipage; tous les malades, & ceux qui jouiſſoient d'une bonne ſanté, à l'exception néanmoins des premiers mois, furent preſqu'entièrement nourris avec du riz, dont on s'étoit approviſionné en Eſpagne; & cette nourriture fut ſi ſalutaire, que le Commandant ne perdit pas un ſeul homme de ceux qui compoſoient l'équipage de ſon bâtiment.

En 1764, M. le Comte de Braquemon commandant la frégate la *Therpſicore,* après avoir croiſé fort long-temps ſur les côtes de Salé, il ſe trouva dans ſon équipage plus de trente ſcorbutiques, qui furent guéris à

la mer par l'uſage du riz, des légumes ſecs, des pruneaux & d'un peu de miel; cet Officier eut la ſatiſfaction de remmener ſon équipage en France bien portant & ſans avoir perdu un ſeul homme de près de trois cents, après une campagne de ſept mois, dont ſix paſſés à la mer. M. de Braquemon & M. de Baraſſé l'aîné, furent tellement frappés des avantages qui pouvoient réſulter de cette manière de nourrir les Matelots, qu'ils crurent devoir en informer la Cour.

En 1759, l'eſcadre de M. le Comte d'Aché manquant de proviſion de toute eſpèce, tous les équipages ne ſubſiſtèrent, pendant près de trois mois, qu'avec du riz cuit à l'eau, ſans autre aſſaiſonnement. Le vin, le biſcuit, la farine & les ſalaiſons manquoient abſolument, & les Matelots furent réduits à l'eau & à une très-petite quantité d'eau-de-vie de riz; malgré cela, M. le Breton, Chirurgien-major, & pluſieurs autres perſonnes de l'eſcadre, ont aſſuré que les équipages ne s'étoient point reſſentis de cette diſette apparente, & qu'à un peu de répugnance près que les Matelots avoient d'abord montré pour cette nourriture fade, on ne pouvoit rien dire qui ne fût à ſon avantage.

En 1764, M. de Linière commandant en retour le vaiſſeau le *Salomon*, armé à Rochefort, & deſtiné pour aller à la Nouvelle-France; ſon équipage fut attaqué pendant la traverſée de diverſes maladies, & principalement du ſcorbut. Les approviſionnemens ordinaires pour les malades ayant manqué, on fut

obligé de les nourrir uniquement avec du riz; ils ſe rétablirent promptement & ſi bien, qu'ils reprirent tous le ſervice du vaiſſeau juſqu'à leur arrivée à la Nouvelle-Orléans.

Ajoutons à ces exemples des faits encore plus récens & qui confirment tous les autres. M. Martel de Nantes, ayant armé en 1767 le navire le *Doyard* pour l'Inde, mit tout ſon équipage à l'uſage du riz & des ſubſtances légumineuſes dont il s'étoit abondamment pourvu par mon conſeil; malgré les mauvais temps qu'il eſſuya à la mer pendant ſept mois, il relâcha à l'île de France ſans avoir perdu un ſeul homme, & même ſans avoir eu aucun malade à ſon bord, quoique ſon équipage fût de cent vingt hommes; évènement unique, & juſque-là ſans exemple. Les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, le *Comte d'Argenſon* & le *Berryer,* arrivés le même mois dans la même île, & qui n'avoient tenu la mer que cinq mois, mirent cent quatre-vingts malades dans les Hôpitaux, & en perdirent quarante; telle fut l'extrême différence du ſort de l'équipage du *Doyard,* & de ceux des deux autres vaiſſeaux. Peut-on l'attribuer à une autre cauſe, qu'aux ſalaiſons dont les bâtimens de la Compagnie avoient été approviſionnés ſelon l'ancienne méthode, & au régime végétal que le Capitaine du *Doyard* avoit fait obſerver ſur ſon bord!

On voit donc que ce régime eſt en même-temps un des meilleurs remèdes que l'on puiſſe employer dans les maladies des Gens de mer. Nous en avons eu

tout récemment une autre preuve à laquelle on ne sauroit ne se pas rendre : de trente Matelots attaqués de maladies graves & vives dans la frégate l'*Écluse*, aucun n'a péri, & ils ont eu pour tisanne & pour nourriture, l'eau de riz ou de gruau, à laquelle on a joint seulement de temps à autre du miel & quelques aigrelets laxatifs, tels que les pruneaux. Or une substance aussi efficace dans la curation des maladies putrides des Matelots, n'en sera-t-elle pas visiblement le préservatif le plus assuré ? Ce dernier fait vient à l'appui d'une vérité bien connue des Médecins, mais qui ne l'est pas assez du public ; que le bouillon à la viande doit être proscrit dans tous les cas où l'alkalescence des humeurs est marquée : Un exemple que nous avons sans cesse sous nos yeux, étayeroit encore cette proposition si elle en avoit besoin. Plus de deux mille forçats condamnés dans le port de Brest aux travaux les plus pénibles, exposés toute l'année aux intempéries de l'air & aux pluies qui sont très-fréquentes dans ce pays, résistent à toutes leurs fatigues, quoiqu'ils ne soient nourris que de très-gros pain & de légumes secs qui ont souvent fait campagne ; & ce qu'il y a d'important à observer, c'est qu'ils ne sont jamais attaqués du scorbut, que lorsqu'ils sortent des Hôpitaux où ils sont nourris avec de la viande fraîche. Que de motifs pour rendre sensible la nécessité d'une réforme dans la manière dont on nourrit les Matelots à la mer ! Le plus puissant, sans doute, est la conservation d'une

claſſe d'hommes ſi rare & ſi précieuſe à l'État. Cette conſidération ſuffiroit ſeule pour déterminer le Gouvernement, mais il en eſt d'autres encore qui ne ſont pas moins dignes de ſon attention.

Tout le monde ſait que nous ſommes obligés de tirer les ſalaiſons de l'Étranger, d'où naît le double inconvénient, de lui payer par-là une ſorte de tribut, & de dépendre de lui dans une partie eſſentielle à la célérité des armemens.

L'avantage qu'il trouve dans cette branche de ſon commerce avec nous, eſt d'autant plus fort que les ſalaiſons ſervent auſſi à alimenter nos Colonies du Vent, où l'on n'a pas aſſez de bœufs pour fournir de la viande fraîche à tous les habitans.

Quand les vues que je prends la liberté de propoſer, n'auroient pour objet que de conſerver dans le royaume les ſommes dont nous enrichiſſons nos rivaux, la politique ne balanceroit pas à les adopter. Mais l'utilité de ce projet patriotique & économique ne ſe borne pas là; une diminution dans la dépenſe des approviſionnemens ſera le fruit de ſon exécution. Les prix des ſubſtances farineuſes & légumineuſes ſont bien au-deſſous de celui des viandes ſalées; qu'une partie du produit de cette épargne ſoit employée à l'achat des ingrédiens propres à les aſſaiſonner, on en fera des mets infiniment plus agréables au goût des équipages que ceux que peuvent fournir les ſubſtances animales dont on les nourrit: nous en avons déjà des exemples, & il eſt facile de les multiplier.

Les approviſionnemens en ſubſtances farineuſes & légumineuſes ont encore, ſur les viandes ſalées, l'avantage de ſe conſerver très-long-temps à la mer ſans s'altérer: c'eſt ſur-tout dans le ſervice des Hôpitaux que l'uſage de ces ſubſtances ſe trouve lié à l'intérêt de l'État, par le prompt rétabliſſement des malades, & par leur conſervation; un régime très-diſpendieux, inutilement ſuivi, pour la curation d'un grand nombre de gens de mer, atteints de maladies putrides, va nous en donner une nouvelle preuve.

En 1760, la dépenſe pour les hôpitaux de l'eſcadre de M. de Blénac à Saint-Domingue, pendant un ſéjour de quatre à cinq mois dans cette île, monta à plus de cinq cents mille livres: une dépenſe ſi forte, démontre aux yeux de tous, que les intentions du Gouvernement ſont pleines de bonté & d'humanité, & qu'elles tendent au plus grand bien, ſans égard à la dépenſe; mais les moyens les plus coûteux, ne ſont pas les plus efficaces: on ne négligea aucun de ceux dont une pratique plus charitable qu'éclairée crut pouvoir ſe ſervir pour le ſoulagement des malades & des convaleſcens; outre deux livres de viande fraîche pour chaque homme, on fourniſſoit journellement une volaille pour ſept hommes, & ce régime ſi bon en apparence fut ſecondé par des ſoins aſſidus, & par ce qu'on appelle des douceurs de tous les genres: malgré cela il périt près d'un tiers des équipages; & ce qui fait clairement connoître, par un contraſte frappant, qu'une ſi grande perte fut

bien moins causée par la force & l'intensité du mal, que par la qualité des alimens & la nature des secours, c'est que vingt-six hommes de la même escadre, atteints de la même maladie, rembarqués à bord de la frégate la *Calipso,* commandée par M. de Rosnevet, se rétablirent parfaitement à la mer, par le traitement sagement raisonné de M. Herlin Chirurgien de cette frégate; au lieu de les fatiguer de remèdes, il se contenta de les mettre au riz pour principale nourriture, de leur donner quelquefois des pruneaux, & de permettre aux convalescens quelques morceaux de volailles, dont ils furent redevables à la générosité du Capitaine, celles qu'on avoit destinées aux malades ayant été submergées; on leur donnoit aussi quelques verres de bon vin, & les convalescens avoient à leur déjeûné une orange douce, du vin, un peu de sucre & de bon pain.

L'escadre de M. de Laiguilles, composée de trois vaisseaux de guerre, dépensa pour les hôpitaux particuliers qui furent établis à Rio-Janeïro, sept cents mille livres en deux mois & demi, dans un pays où les substances animales ne sont pas à un prix bien haut; malgré cette dépense, on perdit beaucoup de monde, tandis que les malades qui étoient aussi nombreux dans l'escadre de M. de Marnières se rétablirent tous à la mer avec du riz, & à très-peu de frais.

M. Meslier, Chirurgien de la Marine, étant alors au service d'Espagne, conseilla à M. Duguain, commandant le vaisseau le *Jésus-Maria-Joseph,* qui partoit du

Pérou pour revenir en Europe, de préférer aux viandes ſalées, un approviſionnement de légumes ſecs de toute eſpèce; cent quatre-vingts hommes d'équipage, & pluſieurs Paſſagers, n'eurent point d'autres nourritures, la traverſée fut de ſix mois, & le Capitaine ne perdit pas un ſeul homme.

On peut encore ſur cet objet citer le témoignage de M. le Chevalier Fouquet; il a vu un des vaiſſeaux de l'eſcadre de M. le Duc d'Anville, nommé le *Lariſſon*, ſauvé par vingt ſoldats de Marine, qui s'étoient garantis du ſcorbut, ſi univerſel dans cette eſcadre, pour s'être privés par économie, autant que par goût, de toute ſalaiſon, & pour n'avoir vécu que de légumes ſecs, & de biſcuit, avec la ration ordinaire de vin, & la ſoupe de l'équipage.

Des faits ſi nombreux & ſi bien conſtatés, pourroient-ils laiſſer l'ombre de doute ſur la néceſſité de changer la nourriture des Matelots, & ſur les grands avantages que préſente la nourriture végétale? On ne ſauroit trop en étendre l'uſage, non-ſeulement parmi les gens de mer, mais encore parmi les troupes de nos Colonies. Quoi de plus inconſéquent que de nourrir des Soldats avec des viandes ſalées, dans des pays très-chauds, où toutes les humeurs tendent à l'alkaleſcence, & à une acrimonie putride? Ces ſortes d'alimens n'ont-ils pas déjà atteint les premiers degrés d'une dépravation, qui ne peut que ſe continuer dans les vaiſſeaux de l'économie animale? Quel déſordre n'y cauſent pas

infailliblement des ſubſtances indigeſtes & viciées, quand on en fait ſa nourriture ordinaire? Les farineux & les légumineux ſeront au contraire une reſſource aſſurée contre les maladies qui enlèvent dans nos Colonies un ſi grand nombre d'hommes précieux: je n'ignore pas quelle eſt la force de l'habitude & du préjugé, mais peuvent-ils être de quelque poids quand il s'agit du ſalut & de la conſervation de l'eſpèce humaine? Si l'on croyoit cependant devoir quelqu'égard au préjugé & à l'habitude: s'il ſembloit plus convenable de les détruire pied à pied par la conviction, que de les renverſer tout d'un coup par l'autorité, on peut ne pas exclure d'abord toutes ſalaiſons de l'approviſionnement des Matelots, mais ſeulement en diminuer beaucoup l'uſage; ils s'accoutumeront inſenſiblement, & même aſſez promptement à une nourriture incomparablement plus ſaine, & finiront par préférer le régime végétal à tout autre, pourvu qu'en leur procurant les moyens de le varier par divers aſſaiſonnemens, on prévienne une trop conſtante uniformité, qui pourroit produire la répugnance & le dégoût.

Voici ce que je propoſe pour y parvenir.

Le Dimanche & le Jeudi à dîner.

La moitié de la ration ordinaire de lard, & quatre onces de riz pour chaque homme.

Le Lundi & le Vendredi.

Cinq onces de riz à dîner par chaque homme, aſſaiſonné avec une demi-once de ſucre & un peu de gingembre.

Le Mardi, le Mercredi & le Samedi à dîner.

Six onces de lentilles aſſaiſonnées avec des oignons confits au vinaigre, le ſel & une demi-once d'huile ou ſix onces de féves blanches, ou ſix onces de pois.

Les ſoupers ſeront compoſés, comme à l'ordinaire, avec cette différence, qu'au lieu d'huile d'olive, on donnera pour aſſaiſonner la ſoupe, une once d'oſeille préparée au beurre *.

Dans les cas où l'on ne pourra pas donner la ſoupe à l'équipage, on y ſubſtituera la ration de fromage, ou deux onces de miel.

On voit que je ſupprime les trois repas de morue, & deux de viande ſalée.

L'acquiſition de ces denrées ne ſera ni difficile, ni diſpendieuſe; leur plus grande conſommation en augmentera la culture dans le royaume, & rendra plus floriſſante cette branche du commerce intérieur; les aſſaiſonnemens ſont tellement combinés avec les alimens, qu'en flattant le goût, ils concourent au même but, & l'atteignent par leur aſſociation, d'une manière tout-à-la-fois plus ſûre & plus agréable, que par l'uſage qu'on en feroit ſéparément. On ne peut douter que la Marine marchande ne ſaiſiſſe avec empreſſement une pratique qui réunira les trois objets les plus importans pour la Navigation; une économie dans la dépenſe de

* *Nota.* Dans les cas où l'on ne pourra pas préparer l'oſeille au beurre, on ajoutera à la ſoupe des oignons confits au vinaigre.

leurs approviſionnemens, la facilité d'en prévenir l'altération, la conſervation des forces, de la ſanté & de la vie des Matelots; & comme la Marine marchande eſt l'école où ils ſe forment pour la Marine royale, ils paſſeront dans les vaiſſeaux du Roi tout accoutumés à un régime dont ils auront éprouvé les plus heureux effets.